

Par un magnifique matin de mai 1898, je sortis de chez moi, heureux d'assister au début de la modernité. Ce siècle agonisant continuait, malgré son âge vénérable, de produire des inventions incroyables. Par exemple, la locomotive à vapeur prit forme durant l'enfance de ce 19<sup>e</sup> siècle. Lors de son âge adulte, les fermetures à glissière, les machines à écrire, les boutons à quatre trous, le téléphone, les ampoules, les ondes radio, le cinéma et le Coca-Cola suivirent. Je décidai d'aller acheter du pain pour mon petit déjeuner. Au fil des enjambées, je m'enorgueillis de ma fière allure : corps svelte et élancé, chevelure abondante et cerveau de soixante ans logeant dans un corps qui en paraissait vingt. Après mes petites courses, je me dépêchai de rentrer chez moi, car une faim incroyable grugeait mon estomac.

Je montai l'escalier quatre à quatre. En arrivant à mon palier, je sortis mes clés de ma poche, et après avoir déverrouillé la serrure, posai ma main sur la poignée. Aussitôt, je fus projeté à un mètre de la porte. Je crus d'abord au mauvais tour de quelqu'un. Néanmoins, j'eus beau tourner ma tête dans tous les sens, je ne vis aucune âme qui vive. La peur m'envahit soudain. Je constatai avec effroi que rien, hormis moi, n'emplissait le palier. J'étais donc seul, et pourtant *On* m'avait projeté sur le mur. Ce *On*, quel était-il? Rassemblant mes forces, je me levai, et avec une énergie incroyable, je franchis le pas qui me séparait de cette porte maudite. Il se produisit la même chose que la première fois. On aurait dit qu'un bouclier invisible entourait le perron et poussait celui qui s'y aventurait un peu plus loin. J'essayai, à plusieurs reprises, d'ouvrir la porte, mais l'horrible phénomène se répétait sans cesse. Pris de folie, je ne sus que faire... Ma logique habituelle, détruite, gisait au sol, je ne vis plus rien. Je m'écroulai sur le plancher, en proie aux pires hallucinations. Finalement, la lumière au bout du tunnel apparut et je commençai à crier de toutes mes forces. Je criai en crachant mon âme, je voulais que ma femme me sorte de ce cauchemar. Au bout de plusieurs minutes de cet épuisant exercice, ma voix faiblit, et je fus contraint de me taire. Soudain, la réalité me sautait aux yeux : soit mon épouse n'entendait pas mes hurlements à cause de ce phénomène étrange, et la seule évocation de cette possibilité suffit à secouer mon corps de frissons; soit elle était partie prendre l'air en voyant que j'étais sorti. Je préfèrai croire la deuxième hypothèse et décidai de me dégoûter les jambes.

Je sortis donc dans la rue, mais la bonne humeur ambiante n'eut pas le même effet sur moi qu'à ma première promenade. Au contraire, j'angoissai encore plus à l'idée que les gens ne savaient rien de mon histoire, et que même si je la leur contais dans les moindres détails, ils m'eurent pris pour le pire des fous. Plus les aiguilles de l'horloge se fatiguaient, plus mon teint blêmissait. Il me parut donc urgent de regagner mon logis avant que je ne m'effondre au sol. Je grimpai les escaliers de mon immeuble avec beaucoup d'efforts et réussis finalement à hisser mon corps sur le palier. Dans un élan de folie, je commençai à hurler pour ne pas avoir à toucher l'effroyable poignée, et les secondes qui suivirent me

tuèrent presque, tant elles furent affreuses. Ma voix était assourdissante, elle coulait dans l'air comme un torrent. Mon soulagement vint bientôt, incarné par une femme magnifique, qui me parut être la plus belle. Elle emplissait le cadre de porte d'un air si serein et charmant... En voyant ma position étrange, elle se précipita vers moi et m'aida à me relever. Je lui chuchotai de me mener à mon lit et, toute frêle qu'elle fut, elle réussit à me traîner à travers l'appartement. Une fois dans mon lit, les hallucinations grugèrent peu à peu mon sens logique. J'imaginai, enfin, je sentis, car tout ceci semblait affreusement réel, des immenses courants d'air d'une force phénoménale qui me projetaient dans Paris. Je passai, à travers les nuages et en heurtant les édifices de l'Opéra au Louvre et valsai en air, puis retombai brutalement, embroché sur la Dame de fer. Mon corps suivait les actions commandées par ma tête, il bougeait comme si quelques vagues l'eurent agité.

Vers midi, ma femme vint à mon chevet me porter une soupière. Je n'avais plus du tout faim.

-Hector, tu as perdu ta tête! cria-t-elle.

Effectivement, elle gisait sur mon oreiller. Le plus drôle, c'est que je ne m'en étais même pas aperçu.

-Je sais, soufflai-je. Ma bouche, habituée aux embouteillages de mots, devint peu à peu aussi vide qu'une école pendant les vacances.

*Alice Guéricola-Gagné*

Classe de Johanne Labrecque

Concours littéraire *J'imagine, j'écris, tu lis!*

**Gagnant Coup de cœur**

**du 2<sup>e</sup> cycle du secondaire**

**École secondaire Joseph-François-Perrault**

**2009-2010**